

CHAPITRE XII.

JULES II. — 1503-1512.

Élection de Jules II. — Son portrait. — Il s'empare de César Borgia et le force à restituer les forteresses du saint-siège. — Le cardinal de Médicis gagne l'amitié du neveu de Jules II. — Sa conduite à Rome. — Dangers que court la royauté temporelle du pape. — Quelques cardinaux se détachent de l'autorité, et convoquent un conciliabule à Pise. — Soderini favorise les prélats rebelles. — Jules II nomme le cardinal de Médicis son légat à Bologne. — Le cardinal part pour réduire cette ville qui vient de se révolter. — Il est obligé d'en lever le siège. — Gaston de Foix attaque et prend Brescia. — L'armée du pape se retire et vient se poster près du Rancone. — Bataille de Ravenne. — Mort de Gaston de Foix. — Le cardinal tombe dans les mains des Français.

La mort d'Alexandre VI dut réveiller un moment les factions que sa main de fer avait comprimées. Le peuple ne comprit la perte qu'il avait faite que lorsqu'il se vit de nouveau menacé par cette foule de barons qui profitaient de l'interrègne pour ravager les campagnes de Rome. Alors il fallut bien reconnaître que Borgia était, par-dessus tout, l'homme du peuple. Un pape de race italienne n'aurait jamais osé ce que l'Espagnol tenta si hardiment, en arrachant le domaine de l'Église à des feudataires plus puissants que le pontife même. Tout en nous inclinant devant les hautes vertus de Pie III, nous ne pouvons nous dissimuler que dans ces temps difficiles il fallait, pour régir le double monde que la Providence livrait au pape, une autre tête que celle du neveu d'Ænéas Sylvius, et surtout un autre bras.

Jules II, élu le 31 octobre 1503, à l'unanimité des suffrages, pour succéder à Pie III, devait être le Moïse de l'Italie. Nous ne connaissons pas dans l'histoire un homme

prédestiné à porter une couronne qui réunisse, comme Jules II, toutes les qualités qui font les grands rois. Il est impénétrable à l'œil comme à l'oreille, et cependant étranger à la dissimulation; hardi à concevoir un projet, et jamais imprudent quand il s'agit de l'exécuter; sa détermination est prompte et toujours calculée. Il est patient dans l'infortune, courageux dans le danger, miséricordieux dans la victoire. Vous pouvez rêver pour lui toutes sortes de grandeurs, il remplira toujours dignement les vues de la Providence. Si vous en faites un condottiere, comme fit Sixte IV, son oncle, quand il lui donna le commandement des troupes pontificales contre les révoltés de l'Ombrie (1), il se battra valeureusement, et sera le père de ses soldats; si vous lui mettez dans la main le ciseau du sculpteur, il fera jaillir du marbre quelque figure ressemblant au David de Michel-Ange; si vous l'élevez à la royauté, il accomplira tout ce que le plus grand monarque fit jamais de merveilleux. Seulement, n'essayez pas de lui donner une chaire de professeur, car, lorsqu'il voudra parler, sa langue s'embarrassera; il cherchera le mot, comme un écolier tremblant, et le corrigera souvent trois fois, et toujours malheureusement, ainsi que le rapporte Pâris des Grassis (2).

Voilà pourtant celui qui ne sait pas dire un mot en face d'une robe rouge sans se reprendre, que nous allons voir aux prises avec César Borgia, l'homme de Machiavel.

Les Vénitiens s'étaient jetés dans la Romagne, avaient surpris Faenza, et menaçaient les autres places de la province (3). Il fallait les chasser des États de l'Église. « Délivrez-nous, Seigneur, des barbares! » s'était écrié Jules II, quand on vint lui dire qu'il était pape; et par barbares il

(1) Luigi Bossi, note addizionali alla Vita di Leone X, t. III, p. 222.

(2) Nam ipse ita timidè dicebat, sicut puer sub disciplinâ pædagogî tremebundus facere solet, et aliquando verba imperfecta ac bis ac tertio corrigebat. — *Diarium curiæ romanæ*, in nov. Coll. script. ac man. variorum D. Ch. Goth. Hofmanni, p. 1, p. 448.

(3) Roscoe, t. II, p. 18.

entendait d'abord l'étranger, puis tous ceux qui retenaient quelque parcelle du patrimoine de Saint-Pierre. Jules envoie des ambassadeurs à Venise, qui plaident vainement devant le sénat la cause du saint-siège (1) : on ne les écoute pas. Il se rappelle alors qu'il tient entre ses mains un capitaine auquel la plupart des villes de la Romagne sont restées fidèles, parce qu'il les a délivrées des bandits qui les pillaient, et qu'il maintient par le sang et les supplices la sûreté des rues et l'administration de la justice (2). Jules fait arrêter Borgia. César, étonné de ce grand coup de foudre, en demande le motif : on lui répond qu'il sera libre dès qu'il aura restitué ou fait rendre au pape, comme il l'a du reste promis, toutes les places fortes de la Romagne ; en d'autres termes, quand il aura chassé jusqu'au dernier Vénitien des terres de l'Église. On peut juger de la colère du Valentinois, qui se vantait d'avoir fait donner la tiare à Jules II, et qui, pour prix de son dévouement aux Rovère, avait reçu le titre de gonfalonier de la sainte Église (3). La liberté, pour César, c'était plus que la vie. Les forteresses seront restituées ; voici un blanc seing qu'il donne pour gage de son obéissance. Mais ses lieutenants refusent de le reconnaître ; l'un d'eux même, don Diégo Ramiro, qui tient Césène, fait pendre aux créneaux de la citadelle Oviédo, porteur des ordres du prince. A ce sang méchamment versé, le pape répond en confinant le duc dans un château qui, depuis, en souvenir du prisonnier, a porté le nom de tour de Borgia (4). Pour la première fois de sa vie, César avait trouvé son maître : il fallait qu'il restituât, ou qu'il languît peut-être toute sa vie entre quatre murailles : son choix ne pouvait être douteux. Cette fois, il comprend que la ruse a fait son temps ; des ordres sérieux sont donnés aux comman-

(1) Roscoë, t. II, p. 19.

(2) Léo, Histoire d'Italie, t. I, p. 503. — Guicc., Stor. d'Italia, lib. VI.

(3) Burchard., Diar. ap. Concl. de' Pontif. — Guicc., St. d'It., lib. VI. — Roscoë, t. II, p. 17.

(4) Burch., Diar. ap. conc. de' Pontif., vol. I, p. 163.

dants des forteresses occupées par ses partisans. Presque tous obéissent, et dans quelques mois le pape recouvre, sans effusion de sang, des châteaux forts où César comptait se maintenir ; et le duc, dirigé sur Ostie, sous la conduite de Carvajal, cardinal de Sainte-Croix, s'embarque bientôt à Nettuno pour Naples (1). Il allait quitter cette ville, quand, au mépris d'un sauf-conduit que lui avait délivré Gonzalve de Cordoue, il est arrêté par Nugno Campijo, qui le déclare prisonnier du roi, son maître. Et Sannazar, sans pitié pour une si grande infortune, lui le poète du malheur, se met à chanter :

Omnia vincebas, sperabas omnia, Cæsar ;
Omnia deficiunt, incipis esse nihil (2).

Le coup qui frappait si soudainement Borgia dut être sensible au cardinal de Médicis ; car l'Espagnol avait plus d'une fois montré quelque intérêt à la famille déchue. D'un autre côté, des mots échappés au pape, son affection connue pour Soderini, le gonfalonier de Florence, son amitié pour Machiavel, l'un et l'autre ennemis déclarés des Médicis, ne laissaient au cardinal que peu d'espoir dans une restauration contre laquelle tout jusqu'alors semblait avoir conspiré, le ciel lui-même, avec ses tempêtes. Un autre, à la vue de cette alliance des éléments et des hommes contre sa famille, aurait désespéré de la cause des exilés et serait rentré dans le repos. Mais il avait appris que l'homme, ainsi que les éléments, peuvent être vaincus par une inébranlable volonté ; et il l'avait cette volonté. Il se rappelait Pic de la Mirandole luttant seul avec son innocence contre les théologiens qui l'accusaient à Rome d'hérésie, et finissant par triompher de toutes ces robes noires qu'on disait si puissantes : il imita le savant.

Ce qu'il devait éviter en ce moment, c'était de travailler

(1) Guicc., St. d'It., lib. VI.

(2) Masse, l. c., p. 297.

ouvertement en faveur des bannis, heurtant ainsi la politique ou les préventions d'un maître qu'il avait intérêt à ménager. Il continua donc ce genre de vie tout littéraire qu'il avait mené dans les derniers temps du pontificat d'Alexandre VI; tenant salon ouvert aux artistes de Rome et de Pétranger; fouillant le Campo-Vaccino ou les vignes voisines pour y chercher quelque belle statue décrite par Plinie; relevant, à la façon de Pomponio Leto, des inscriptions lapidaires, ou collationnant, en compagnie de Bibbiena et de G. Cortese, le texte d'un manuscrit d'Horace ou d'Homère. Parfois il allait surprendre Sadolet dans son habitation du Quirinal, pour lui demander l'explication d'une phrase obscure de Cicéron. Le soir, au coucher du soleil, il dessinait une ruine antique, ou bien encore il se délassait à faire de la musique, attendant avec confiance que la Providence lui envoyât quelque bon ange pour rétablir sa maison.

L'ange vint sous les traits d'un jeune homme dont Rome admirait les grâces, les mœurs, la bonté et le savoir. Son vieil oncle, le pape Jules II, qui l'aimait vivement, l'avait fait d'abord cardinal, puis vice-chancelier du saint-siège : il s'appelait Galeotto de la Rovère, et était fils d'une sœur du saint-père.

Poètes et prosateurs, tous ceux qui parlent de Galeotto vantent les admirables qualités du cœur et de l'esprit dont le ciel avait doué ce jeune homme. Il avait les mêmes goûts que le cardinal : il aimait la poésie, la peinture, la sculpture, la musique et surtout les livres. Son bonheur était de feuilleter les beaux manuscrits qui faisaient autrefois partie de la bibliothèque de Laurent de Médicis, et que le peuple avait dispersés, mais que Soderini, quand on en découvrait, laissait restituer au cardinal; car, il faut rendre justice au gonfalonier, s'il faisait la guerre aux Médicis; il épargnait leurs livres.

Quelquefois, dans une de ces causeries du soir entre le cardinal et les humanistes romains, Galeotto prenait la parole pour prédire l'avenir. Il croyait que l'exil avait usé son

vieil oncle, qu'il aimait beaucoup du reste; il le voyait succomber sous le poids de l'âge, des infirmités et des affaires; Rome avait perdu son pontife, le collège des cardinaux s'assemblait, et Jean de Médicis était nommé pape par acclamation. Il n'est pas besoin de dire qu'il donnait sa voix à son ami, et que tous les prélats présents la lui donnaient aussi. La prophétie de Galeotto s'accomplit; un seul des électeurs ne vota pas au scrutin : c'était justement notre prophète, que le ciel ravit trop tôt à l'amour des Romains. Jean ne cacha pas son chagrin; il versa d'abondantes larmes sur ce trépas subit, et longtemps il ne put entendre parler, sans pleurer, de son noble ami. « Les pleurs recommençoient, nous dit Paul Jove, sitost que l'occasion ramenoit quelque propos d'une personne qui luy avoit esté si chère, et qui avoit à son égard rempli tous les devoirs d'une parfaite amitié et d'une charité chrestienne (1). »

Ces devoirs d'une charité chrétienne, c'étaient les doux propos que Galeotto échangeait avec son oncle touchant le cardinal, si bien que le pape se mit à aimer de toute son âme Jean de Médicis, qui ne parlait, de son côté, qu'avec admiration du pape; car il avait compris tout ce qu'il y avait dans ce pontife de grandeur d'âme, de profondeur d'esprit, d'intelligence d'artiste et de souverain.

Il ne perdait pas de vue, du reste, les intérêts de sa famille. Il n'avait qu'une pensée, le rétablissement des Médicis. Le temps le servait admirablement, comme il sert toujours quiconque a la patience d'attendre. Lucrece, sa sœur, travaillait efficacement à Florence à cette œuvre toute filiale. C'était une femme de mœurs exemplaires, d'un beau courage, qui parlait aussi bien qu'elle se conduisait. On lui doit plus d'une conversion. La plus éclatante fut, sans doute, celle de Jacques Salviati, son mari, un des citoyens les plus puissants de la république, patriote enthousiaste,

(1) Paul Jove, Histoire de Léon X, traduite en français par M. D. P., Paris, in-12, 1675, p. 122.

admirateur fanatique de Savonarole, et qui avait fini, grâce à Lucrèce, par ne plus comprendre comment on avait chassé de Florence les descendants de Cosme, et pris pour maître Soderini. Le gonfalonier de Florence était un honnête homme, mais qui manquait d'adresse, comme le remarque Machiavel. Il aurait pu, sinon vaincre, du moins affaiblir ses adversaires en feignant de servir les Médicis (1). « Il croyait, ajoute le même historien, imposer silence à ses ennemis par son affabilité, ou leur échapper par sa bonne étoile. Comme il était jeune encore, il cherchait à triompher de la jalousie de ses rivaux sans brusquerie, sans violence et sans trouble; il ignorait que la fortune est changeante, et l'envie implacable. »

Il voulait être populaire, et s'aliénait par conséquent la noblesse, qui le poursuivait dans le conseil de ses soupçons et de ses moqueries : mais il avait reçu du ciel un caractère impassible; s'il n'avait pas le courage de punir l'injure, il avait la force de la supporter. Au moindre choc, ces natures tombent pour ne plus se relever : c'était au cardinal à choisir le moment pour renverser le gonfalonier. En attendant sa conduite était habile : personne n'eût pu se douter qu'il était intéressé dans les affaires de Florence. Ses amis étaient presque tous des peintres, des sculpteurs, des musiciens, gens qui, d'ordinaire, n'excitent pas de soupçons. La politique était bannie de ses salons; on y discutait, comme à la cour du duc d'Urbin, la prééminence de la peinture sur la sculpture, la nature du beau, les règles du coloris et du dessin. Mario Maffei (2) et Thomas Inghirami, tous deux de Volterre (3), étaient les orateurs qui le plus

(1) Traité de la République, § xci, p. 249-250, édit. de Paris, in-12, 1841.

(2) Fabroni, Vita Leonis X, p. 36.

(3) Mario Maffei fut depuis nommé évêque de Cavaillon. — Avea egli un sì raro ingegno, un' erudizione sì vasta, ed una sì seduttrice eloquenza, che di qualunque cosa si ragionasse; egli era ugualmente pronto a sostenere ciascheduna delle opinioni fra loro più contrarie, e,

souvent en venaient aux prises. Le cardinal aimait à leur jeter comme défi la solution de quelque problème philologique, parce que les raisons manquant aux deux rivaux, ils y suppléaient par des moqueries et des facéties, des saillies et des conceits qui excitaient les applaudissements ou le rire des auditeurs. Souvent le même orateur soutenait deux thèses opposées. On remarquait l'art avec lequel le maître de la maison savait écouter, sa facilité à résumer les débats, son choix heureux de paroles, les grâces de son esprit, la solidité de son jugement. Quelquefois il mettait en présence deux professeurs de droit, et alors la lutte était vive et docte; le cardinal montrait qu'il n'avait point oublié les leçons de ses maîtres de Pise. Il parlait à son tour, et on l'écoutait en silence; car autant sa phrase, quand il traitait de poésie, était harmonieuse, autant elle était grave quand il dissertait sur le droit civil ou canonique. Mais, fidèle à ses instincts, il savait, quand l'entretien s'épuisait, revenir adroitement à ce qu'il nommait ses amours. Un jour qu'on avait trouvé dans les ruines transtibérines une statue de Lucrèce, quelqu'un demanda des vers sur cette heureuse découverte. Le cardinal fit parler la pierre (1).

a guisa di un altro Carneade, allettava insieme e avvilluppava co' suoi discorsi, per modo che non ben sapevasi quando ei sostenesse il vero e quando il falso. — Tiraboschi, Storia della lett. It., t. VII, p. 143. — Sadoleti opera, Veronæ, t. III, p. 146. — P. Valeriano l'a célébré dans une ode, carmen 73, édit. Ven., 1550.

(1) Libenter occumbo, mea in præcordia
Addactum habens ferrum; juvat meâ manu
Id præstitisse, quod viraginum prius
Nulla ob pudicitiam peregit promptius;
Juvat cruorem contueri proprium.
Illumque verbis execrari asperrimis :
Sanguen mi, acerbis veneno colchico,
Ex quo canis Stygius, vel Hydra præferox
Artus meos compegit in penam asperam,
Lues flue, ac vetus revertit in toxicum;
Tabes amara, exi, mihi invisa et gravis,
Quòd feceris corpus nitidum et amabile.

S'il accueillait avec prévenance ses partisans, il n'avait pour ses adversaires avoués aucune parole amère; tout au plus se permettait-il à leur égard quelque une de ces plaisanteries qu'il savait si bien dire, véritables coups d'épingle qui égratignaient sans déchirer (1). Quand il venait à parler de Laurent, il était éloquent d'inspiration filiale. Alors il rappelait, dans un magnifique tableau, tous ces beaux génies antiques que son père avait fait connaître au monde italien; cette meute de flaireurs de manuscrits qu'il entretenait à si grands frais en Orient (2); le petit berceau de chèvre-feuille sous lequel Politien avait écrit ses Sylves; la rampe verdoyante de Fiesole, que chaque soir Laurent gravissait avec Ficin; la petite table paternelle où tout artiste pouvait s'asseoir deux fois la semaine; le beau jardin de Saint-Marc, rempli de statues antiques, et où Michel-Ange venait s'essayer à la sculpture; et la riche bibliothèque de la Via Larga, où, plus d'une fois, Savonarole avait puisé quelque image magnifique contre les Médicis. Quand, par hasard, la conversation s'établissait sur Pierre, le malheureux proscrit, des larmes roulaient dans les yeux du cardinal, et, d'une voix interrompue par les sanglots, il disait tout ce qu'il est d'affreux sur la terre de l'exil; alors il récitait des vers de Dante, et les auditeurs émus se pressaient autour de lui, et

Nec interim suas monet Lucretia
Civeis, pudore et castitate semper ut
Sint præditæ, fidemque servant integram
Suis maritis, cum sit hæc Mavortii
Laus magna populi, ut castitate feminae
Lætentur, et viris mage istâ gloriâ
Placere studeant, quàm nitore et gratiâ;
Quin id probasse cæde vel meâ gravi
Lubet, statim animum purum oportere extrahi
Ab inquinati corporis custodiâ!

(1) Malitiosis blanditiis officiorum ipsos flecebat.

(2) Porro ipsos venaticos canes dixisses, ita odorabantur omnia et pervestigabant, ut ubi quidquid rarum esset, aliquâ ratione invenirent atque compararent. — Ang. Polit.

montraient, par des signes muets, combien ils s'associaient à sa douleur fraternelle.

Une ou deux fois la semaine il invitait à sa table les principaux lettrés de Rome. Pendant le repas, un de ses secrétaires, ordinairement Bibbiena, lisait une épître d'Horace, une satire de Juvénal, ou bien quelques scènes d'une comédie de Plaute. Le repas achevé, les convives se rassemblaient dans le salon du cardinal, et alors commençaient les disputes philologiques. On n'avait pas alors, comme de nos jours, de doctes commentaires sur les textes anciens: le vieux monde romain était à peine connu; pour l'expliquer, presque pas de pierres ou de marbres, enfouis qu'ils sont profondément dans le sein de la terre; les rois de la glose n'étaient pas nés. Il fallait donc s'en rapporter à l'intelligence lexicologique de l'humaniste, qui souvent avait le don de la divination, comme on peut le voir dans les *Miscellanea* de Politien. Sous le rapport du tact et du goût, de la notion du mot et de la pensée, personne ne pouvait le disputer à l'élève de Marsile Ficin.

Il tenait à Rome une maison splendide, prêtait à tous ceux de ses partisans qui se trouvaient dans le besoin, et jamais ne leur demandait le paiement même d'une vieille dette: cette prodigalité de grand seigneur était chez lui une maladie héréditaire. Heureusement il avait des amis nombreux qui croyaient à son étoile, et qui venaient à son secours quand sa bourse s'épuisait; il empruntait du reste comme il prêtait, de la meilleure grâce du monde. Plus d'une fois il fut obligé de vendre sa vaisselle, mais jamais on ne le vit toucher à ses livres, à ses tableaux ou à ses statues, dont l'aspect le consolait dans l'adversité. « Sa grande âme, dit Paul Jove, loin de succomber sous le chagrin de quelques incommodités passagères, savait si bien cacher ses peines secrètes, qu'on eût dit, à voir son visage égal et tranquille, qu'il avait au ciel d'infaillibles ressources (1). »

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 126.

Il disait à l'un de ses amis qui lui faisait peur de l'avenir : Un grand homme, étant l'ouvrage du ciel, ne peut jamais manquer de rien quand il ne manque pas de courage. Il avait une vive foi en Dieu et regardait comme une lâcheté de douter de la Providence; et vraiment il aurait eu tort de ne pas y croire, car cette Providence veillait sur lui comme sur son enfant chéri. Il s'en montrait digne par une pureté de mœurs que tous les historiens, même protestants, ont reconnue. Cette époque est le règne de la satire; quand un auteur est prêt à publier ses pensées, il regarde tristement son livre, auquel il dit, comme Benivieni : « Va, mon enfant, à la garde de Dieu; attends-toi aux morsures des serpents. » L'homme mordait alors comme le serpent : il épargna Jean de Médicis (1).

En ce moment, la royauté temporelle du pape et la nationalité de l'Italie couraient de véritables dangers : Rome fut heureuse d'avoir Jules II pour pontife.

Louis XII avait passé les Alpes pour venger la défaite de Charles VIII; c'était toujours la même idée folle qui troublait l'intelligence du monarque français; il lui fallait en Italie une position militaire, grande ou petite, à Naples ou à Milan avec l'Italie il avait la Méditerranée; avec la Méditerranée, l'Orient; avec l'Orient, la Terre-Sainte. Tout réussissait à Louis XII; il avait chassé de Milan Louis Sforce qui venait d'entrer prisonnier à Lyon (2), dompté les Vénitiens (3), et menaçait la Romagne. L'Italie allait être une province française si Jules II fut resté dans le repos; il en sortit. A peine est-il délivré de César Borgia, qu'à la tête de vingt-quatre

(1) Voir, dans le vol. II, le chapitre qui a pour titre : *Liberté de la presse*.

(2) Gordon, Hist. d'Alexandre VI, t. I, p. 416. Sforce avait été livré indignement par les Suisses..... Posteroque die, cum se fugæ dare crevisset, omni cum exercitu oppido egressum, veste pabulatoriâ et strigoso in equo inter milites se celantem, permittentibus Helvetiis, perquisitum cepit. — Bembo, Hist. Venet., l. v.

(3) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 128 et suiv.

cardinaux et de quatre cents gens d'armes, il marche sur Pérouse pour en chasser le tyran qui l'opprime. Délaié par tous ceux qui l'entouraient au moment du danger, Baglioni n'a pas d'autre ressource que de venir implorer la clémence de son souverain qui lui pardonne. Dès ce moment Pérouse rentre sous la domination de l'Église, et recouvre son collège républicain et ses vieilles franchises municipales (1).

Bentivoglio régnait à Bologne comme Baglioni à Pérouse, par la terreur et le sang; il veut se soumettre, mais il fait ses conditions. Jules lui répond de Césène, le 10 octobre 1506, par une bulle qui le déclare rebelle, lui et les siens, livre leurs biens au pillage, leurs personnes à l'esclavage, et le lendemain il entre l'épée au poing dans Bologne, dont il rétablit les anciennes libertés (2).

Un moment Jules occupe toute la scène, on n'aperçoit que lui : on le voit étouffer ses ressentiments contre Venise, qui refusait aux sujets du pape la liberté de commerce et de navigation sur l'Adriatique; lever l'interdit jeté sur la république, en recevoir les ambassadeurs à la porte de Saint-Pierre; obtenir de Ferdinand d'Espagne Fabrice Colonne, un des plus braves capitaines de l'époque, avec quatre cents lances; enrôler des Suisses sur les bords du lac de Cosme (3); équiper une flotte que douze galères vénitiennes vont rejoindre, sous la conduite de Grito Contarini, et donner pour auxiliaire à l'armée de mer Marc-Antoine Colonne, qui vient de lever dans le pays de Lucques une cavalerie et une infanterie redoutables.

Il voulait chasser l'étranger. La lutte n'était pas égale : Maximilien, en infanterie, avait dix-huit mille lansquenets allemands, six mille fantassins espagnols, six mille partisans, deux mille fantassins à la solde du duc de Ferrare, plus

(1) Léo, Hist. d'Italie, t. II, p. 511. — Buonaccorsi, note de Rosini sur Guich.

(2) Léo, l. c., p. 511.

(3) Meyer de Knonau, Manuel de la Conf. Helv., vol. I, p. 310.

de six mille hommes de cavalerie, cent six pièces de canon de siège, et six bombardes si grandes, qu'on ne pouvait les placer sur des affûts (1). L'armée du roi de France était encore plus formidable.

D'abord, le succès ne répondit pas aux espérances du pape; ses troupes furent battues. Alors quelques cardinaux se détachent du saint-siège, et convoquent à Pise un concile (2), où ils ont l'insolence de citer le pape pour rétablir, disaient-ils, l'ordre et la discipline ecclésiastiques. C'était un attentat contre l'autorité du chef spirituel de la chrétienté que la révolte de Carvajal, de Saint-Séverin, des cardinaux de Saint-Malo, de Bajosa et de Cosenza; ajoutons, une lâcheté envers un prince malheureux. Ils croyaient le lion mort; mais le lion, que la fièvre tenait couché dans son lit, se réveilla bientôt: il n'était qu'endormi. Il se lève tout souffrant, le corps brisé, mais l'âme sans atteintes (3), va faire sa prière à l'autel des Saints-Apôtres, et se rend à l'armée qui bloquait en ce moment la Mirandole. On était au mois de décembre (1511); la neige tombait en abondance, mêlée d'une grêle de balles que les assiégés dirigeaient de leur camp. Jules, à cheval, après avoir arrêté les dispositions du siège, commande lui-même le feu. La brèche est ouverte, et le pape, à travers la mitraille, l'épée en avant, entre dans la ville, qui obtient son pardon. Grand et beau caractère, comme le remarque Ranke (4), qui s'apaise aussi vite qu'il s'irrite.

Les cardinaux avaient décrété un conciliabule; Jules convoque un concile à Latran, et les rebelles sont sifflés par le monde catholique, quand on apprend qu'ils n'ont donné que quatre mois aux prélats étrangers pour se rendre à Pise. Il

(1) Léo, p. 527-528.

(2) Roscoe, t. II, p. 94. — Paul Jove, l. c., p. 142.

(3) Non potendo nè anche la infermità che conquassava il corpo, piegare la fortezza dell' animo. Guicc.

(4) Cité par Léo, p. 530, note, t. I.

paraît qu'ils ne connaissaient pas mieux leur géographie que leur devoir de chrétien.

Soderini fit une faute en cédant Pise aux cardinaux révoltés pour y tenir leur conciliabule: c'était de sa part un acte d'hostilité contre le saint-siège, et une manifestation imprudente en faveur des Français. Avec le caractère de Jules, on pouvait s'attendre à quelque grand éclat. Le pape fut noble et prudent: il fit avertir le gonfalonier de se tenir sur ses gardes; de ne plus travailler au succès des armes françaises, d'éloigner d'une ville encore tout en désordre des cardinaux félons (1). Mais Soderini, ébloui par les victoires de Louis XII, peut-être par l'éloquence de Carvajal, ou cédant aux sollicitations de son frère, le cardinal Soderini, refusa d'écouter les sages avis du pontife.

On ne comprend pas que des hommes qui avaient appris à connaître dans la bonne comme dans la mauvaise fortune le caractère de Jules, aient pu se flatter un instant de triompher du pape, rêver un autre concile de Bâle, pour y déposer comme indigne un souverain élu par acclamation, et former le dessin de placer la tiare sur le front d'un ambitieux comme Carvajal. Mais Dieu, qui veillait sur son Église, n'aurait pas permis une semblable iniquité.

Jules II avait fait son devoir de père en avertissant Soderini; comme prince, il en avait un autre à remplir. Pour déjouer les trames de son ennemi, il nomma le cardinal de Médicis légat à Bologne; ce choix était significatif. Revêtu d'une charge aussi importante, le cardinal pouvait travailler à la chute du gonfalonier et au rétablissement des Médicis; c'était un nouvel adversaire pour Soderini, qui en comptait déjà de nombreux jusque dans les conseils. Soderini crut avoir écarté le danger qui le menaçait personnellement en transportant le concile à Florence afin de faire peur au pape, et de s'attacher plus étroitement Louis XII; mais la noblesse s'opposa fortement au séjour des cardinaux à Flo-

(1) Paul Jove, l. c., p. 146.

rence, et Soderini fut obligé de céder. Le peuple, dans la crainte d'un interdit, fit cause commune avec l'aristocratie (1). L'autorité du gonfalonier reçut ainsi une double atteinte dont il était difficile qu'elle se relevât. Chassés par les Pisans, consignés à la porte des églises, honnis sur le grand chemin, repoussés de Florence, ces Pères, qui croyaient représenter le monde chrétien, n'eurent que le temps de se sauver à Milan (2), où, le courage leur étant revenu, ils s'amuserent, cachés derrière l'ombre royale de Louis XII, à fulminer des foudres contre cette grande majesté qui siégeait au Vatican, et qui laissa pour le moment le soin de sa vengeance aux poètes italiens. Les pères furent mis en chanson.

Au commencement de décembre 1511, le cardinal résolut de réduire Bologne, où le peuple venait de renverser la statue du pape, chef-d'œuvre de Michel-Ange; il l'avait traînée dans les rues, couverte de boue, mise en pièces, et il en avait envoyé les débris au duc de Ferrare, qui bientôt en fit faire un canon qu'il baptisa du nom de Jules II (3). Mais la véritable image du pontife restait intacte, cette tête que la populace n'avait osé frapper, soit par admiration pour le sculpteur florentin, soit par peur de cet œil du pape que l'artiste avait su rendre si menaçant (4).

Le cardinal avait ordre, non pas de punir l'insolence des mutins, prêts à inaugurer une autre statue quand les Français auraient quitté Bologne, mais de reprendre une place importante qu'on regardait comme la clef de la Romagne. Le légat conduisait sous Raimond de Cardonne huit cents cavaliers et huit mille fantassins, commandés par Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malatesta de' Baglioni et Raphaël de' Pazzi (5).

(1) Mach., Legazione alla corte di Francia (Opere), vol. X, p. 306.

(2) Guicc., Stor. d'Ital., lib. x, v. I, p. 559.

(3) Id., ibid.

(4) Muratori, Annali, t. X, p. 67.

(5) Roscoe, t. I, p. 100. — Sismondi, — Léo, t. I, p. 542.

A Rome, le cardinal, quelques jours avant son départ, reçut de l'Arioste une lettre qui lui fut remise par le prieur de Sainte-Agathe. Le poète, en habile courtisan, félicitait d'abord le légat sur la dignité dont il venait d'être revêtu, et finissait en le suppliant de lui accorder la dispense des *tria incompatibilia*, c'est-à-dire qu'il voulait conserver des bénéfices ecclésiastiques sans entrer pour le moment dans les ordres. On reconnaît dans cette épître, à quelques exagérations poétiques, le chantre futur du *Furioso*. L'Arioste demande non-seulement une dispense en règle, mais une dispense qui ne passe pas par les bureaux de la chancellerie romaine, qui ne lui coûte rien en un mot (1), et il s'excuse de ce qu'il appelle ses extravagances, en rappelant au légat l'amour qu'il porta toujours au cardinal, dont il a reçu bien d'autres promesses. Or notre poète était justement l'hôte du duc de Ferrare, qui avait fait un si insolent usage du bronze de Michel-Ange; le commensal de la duchesse, qui n'aimait guère le pape; l'heureux possesseur, grâce aux libéralités de son souverain, d'un petit jardin où plus d'une fois il avait écrit des vers contre Jules II. Mieux qu'un autre, le légat connaissait les péchés où le poète était tombé, et pourtant l'Arioste obtint ce qu'il demandait.

Bologne sommée refusa de se rendre. Elle était défendue par des hommes de cœur, tels que Lautrec, Ives d'Allègre, Visconti, surnommé le grand diable, et Spinaccio. Le peuple montrait contre le pape une incroyable animosité, et comptait, pour se soustraire aux justes ressentiments de Sa Sainteté, sur l'épaisseur des murailles de la ville, sur la valeur des Français, et sur l'arrivée prochaine de Gaston de Foix,

(1) *Supplicio Vostra Signoria Reverendissima a farlo espedir gratis, la qual mi perdoni se io le parlo troppo arrogante, che l'affectione e servitù mie verso quella, e la memoria che ho delle offerte fattemi da essa, molte volte, mi darebbono ardire di domandarle molto maggiori cose di queste (ancorchè queste a ma paiano grandissime) e certitudine d'ottenerle da Vostra Signoria.*—Bandini, Collect. vet. aliquot monumentorum, Aretii, 1752.